

tout le monde, grands et petits, car chacun savait que Dufoutrel était le plus fin mitron de la ville de Lille ; mais l'aubaine tombait mal, personne n'avait le cœur à la bombance, on avait perdu le goût des bons morceaux, on aurait même volontiers perdu celui du pain.

Ils se tenaient tous, sans parler, là, au rez-de-chaussée, dans la pièce commune qui était en même temps leur cuisine et leur salon ; ils n'osaient se regarder l'un l'autre, de peur d'éclater en sanglots ; ils se sentaient la gorge serrée, et les yeux obscurs devinaient plutôt qu'il ne les voyaient ces vieux meubles qui avaient servi aux anciens et les murs aimés qui en formaient le cadre. Napoléon avait déposé sur le bahut le gâteau, qui était mirifique, enrichi de clochetons de sucre et tout bourré de crème, et il se tenait affaissé d'un air découragé dans le fauteuil traditionnellement réservé au chef de la famille. Jean-Baptiste, assis en face de lui, écoutait les soupirs mélancoliques du poêle sans entendre ceux de Mimi Courtois, sa jolie promise et cousine, qui, serrée contre lui, le contemplait d'un œil anxieux. Les cadets n'étaient point plus gais : les fillettes machonnaient tristement le coin de leur tablier, et les deux garçonnets faisaient avec leur nez un bruissement de mauvais augure qui trahissait leurs efforts pour contenir leurs larmes. Au dehors, tout était blanc de neige ; la façade historique de la vieille maison semblait avoir revêtu un linceul pour se conformer à la détresse de ses hôtes, et le vent fouettait de givre les petites vitres verdâtres des deux fenêtres.

Longtemps on resta ainsi, et l'on y serait sans doute resté davantage si Mimi Courtois n'avait été obligée de retourner chez elle. Le coucou, qui chanta neuf fois, lui rappela tout à coup qu'elle n'avait pas la permission de dix heures ; elle se leva en hâte, embrassa tout le monde sans mot dire, et partit accompagnée de son amoureux. Alors, l'ancien carabinier se secoua comme pour faire tomber la tristesse qui l'accablait :

— Allons, les petiots, dit-il, il est temps d'aller dormir pour ne pas manquer la messe de l'aurore. Conduis-les, Suzette, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille aînée.

Une heure plus tard, la "maison Leclercq" semblait plongée dans un complet sommeil ; les deux fenêtres éclairées qui brillaient tout à l'heure sous son toit, comme deux yeux jaunes sous un chapeau pointu, s'étaient éteintes et closes. Napoléon, pourtant, ne dormait point ; il entendit les

heures tomber une à une du clocher de Saint-Sauveur, et quand ses enfants sautèrent du lit, vers le matin, pour s'en aller à l'église, il se sentit si accablé qu'il ne put les accompagner. Pour la première fois depuis son retour du régiment, il manqua la messe de l'aurore.

Pour la première fois aussi, il se sentit quasiment malade. Et grande fut l'inquiétude de la maisonnée, quand, midi étant sonné, on vit que le père ne songeait point à se lever. "Le malheur est sur nous !" murmura Jean-Baptiste ; puis il monta auprès du vieux soldat :

— Ne viendrez-vous point manger avec nous le gâteau du patron, mon père ?

— C'est juste ! répondit Napoléon, qui semblait sortir de quelque sombre rêve. Je l'avais oublié. La douleur même serait une mauvaise excuse pour un pareil affront. Je vais venir.

Le vieillard prit à table sa place accoutumée. Il fit quelques efforts pour rendre moins lugubre ce repas de Noël, autrefois si joyeux, mais il y réussit mal, ne mangea point, et peu à peu retomba dans une sorte de torpeur, résultat combiné du chagrin et de l'insomnie.

De bruyantes exclamations le tirèrent de sa somnolence. En ouvrant les yeux, il vit, aux mains de son fils aîné, le gâteau du braiseur, perdant ses entrailles de crème et de fruits confits par une large entaille, et un objet informe, piqué à la pointe du couteau qui avait fait cette blessure.

— Voleur de marmite ! s'écriaient les convives indignés. Fainéant de gâte-sauce ! Capon de pâtissier ! Canaille ! Propre-à-rien ! Geux de Dufoutrel !

— Qu'est-ce donc ? fit Napoléon tout troublé, sans savoir pourquoi. Voyons un peu cela.

Son fils lui tendit le paquet, qu'il essuya. Alors apparut, sous la couche de crème qui l'enveloppait, une ficelle rouge soigneusement liée en croix sur une enveloppe de carton ; il dénoua la ficelle et ouvrit l'enveloppe. Le carton recouvrait une liasse de papiers fortement comprimés et une lettre portant cette inscription :

*A Monsieur Napoléon Leclercq,
PROPRIÉTAIRE, rue du Curé-Saint Sauveur,
à Lille.*

Le vieil ouvrier la déplaça d'une main tremblante, et lut en toussillant d'émotion, les larmes coulant dans sa moustache grise :

"Mon brave ami,

"Tu as risqué ta vie pour sauver la mienne il y a vingt ans ; permets-moi de sacrifier quelques écus pour te sortir de peine. Tu trouveras ci-inclus les titres de propriété de ta chère "maison Leclercq", que j'ai achetée en ton nom. Cela ne m'acquiesse pas envers toi ; tout l'or de la terre ne saurait récompenser dignement la bravoure et l'honnêteté, ni payer l'affection. Crois bien que je suis encore plus heureux de te rendre ce petit service que toi de l'accepter.

"Noël ! mon vieil ami, et bonne année !

B..."

Les yeux de la famille furent, au même moment, aussi stupéfaits que l'étaient leurs oreilles, car ils virent Napoléon Leclercq redevenir, comme par miracle, le rude lapin, le glorieux cavalier du 1er carabiniers.

Le vieillard ahuri et radieux, se leva debout, redressant sa haute taille, le visage empourpré, l'œil étincelant, jeta d'une main son bonnet de coton à terre, prit de l'autre son lourd fauteuil qu'il éleva comme si c'eût été un verre de vin, et s'écria d'une voix tonitruante, qui aurait fait l'admiration de son ancien colonel :

— Oui, Noël ! Bonne année aux bons maîtres, qui font les bons serviteurs, et

HORS DE PRIX



Elle. — Georges, chéri, est-ce que je te suis aussi chère que le jour de notre mariage.

Lui (songeant à son compte de banque qui baisse à vue d'œil). — Oh ! Tu m'es bien plus chère que dans ce temps-là.

aux bons serviteurs, qui font les bons maîtres !... Et maintenant, les petiots, qu'on me réserve à dîner, parce que j'ai grand-faim !

Et après ?

Après ? Eh bien ! C'est tout simple : Napoléon Leclercq est mort, comme il le désirait, dans sa vieille maison, et Jean-Baptiste y vit encore.

H. VERLY.

UN BAROMÈTRE ECONOMIQUE

Il est facile à construire :

Prenez 50 grammes de camphre, autant de sel de nitre et de sel ammoniac.

Faites fondre séparément ces trois substances dans l'eau-de-vie pure, en plaçant le flacon contenant le camphre dans l'eau chaude pour qu'il se dissolve rapidement.

Ces trois solutions sont ensuite mélangées dans un flacon long et étroit. On bouche et l'on cache à la cire jaune ; puis on le suspend en plein nord.

Si le liquide se maintient clair et limpide, c'est le beau temps.

S'il se trouble, c'est la pluie.

S'il se forme de légers nuages suspendus dans le liquide, c'est la tempête.

S'ils sont plus gros et rassemblés, c'est la pluie ou la neige.

Si, au lieu d'amas plus ou moins volumineux, il se forme des filaments dans la partie supérieure du flacon, c'est du vent.

Les simples nébulosités annoncent un temps humide et variable.

Quand ces nébulosités tendent à s'élever, cela indique que le vent souffle dans les hautes régions de l'atmosphère.

On donne ces indications comme infaillibles ; rien de plus facile que d'essayer.

UNE ACQUISITION

Le rédacteur. — Quel était votre emploi avant de venir ici ?

L'appliquant. — Monsieur, j'étais acteur.

Le rédacteur. — Vraiment ? Quel rôle vous aviez ?

L'appliquant. — C'est moi qui faisais les pattes de derrière de l'éléphant dans la pantomime.

NOS CHÉRIS



Lolo. — C'est une histoire bien drôle que vous avez contée à papa hier soir, dans la bibliothèque.

Le visiteur. — Petit malheureux ! Tu écoutes ? J'espère que tu ne l'as pas répétée.

Lolo. — Quand vous verrez maman, vous saurez au juste si je l'ai répétée ou non.